

Franck Michel

Bali (Indonésie) : le patrimoine culturel contre ou avec le développement touristique ?

Un paradis en sursis et le risque d'un tourisme de luxe non maîtrisé

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Franck Michel, « Bali (Indonésie) : le patrimoine culturel contre ou avec le développement touristique ? », *Études caribéennes* [En ligne], 20 | Décembre 2011, mis en ligne le 28 juin 2013, consulté le 04 décembre 2015. URL : <http://etudescaribeennes.revues.org/5385> ; DOI : 10.4000/etudescaribeennes.5385

Éditeur : Université des Antilles et de la Guyane

<http://etudescaribeennes.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://etudescaribeennes.revues.org/5385>

Document généré automatiquement le 04 décembre 2015. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Tous droits réservés

Franck Michel

Bali (Indonésie) : le patrimoine culturel contre ou avec le développement touristique ?

Un paradis en sursis et le risque d'un tourisme de luxe non maîtrisé

« Depuis que Bali est directement reliée à la Hollande par une ligne aérienne, nous ne sommes en retard que de dix jours sur les nouvelles du monde. On a quelquefois le vertige à la pensée que notre petite île, si ancienne, si unique, si paradisiaque malgré toutes les transformations, que ce morceau de terre intacte est à ce point rapproché du reste du monde par les avions, les vapeurs et la publicité touristique » (Baum, 1987 : 18).

Introduction

- 1 Dans les années 1930, Bali était déjà à la mode, et ces propos de Vicky Baum placés en exergue résonnent avec ceux entendus dans les allées touristiques de Kuta ou d'Ubud, fiefs touristiques du Bali actuel. Et, dès que ce thème est abordé, on voit que le temps n'a rien effacé, n'a rien bouleversé non plus. Et comme l'expliquait fort bien Clifford Geertz (1984), l'anthropologue américain le plus investi en son temps sur le cas de Bali, ici tout change... et rien ne change ! Pas évident à comprendre. La psychologie balinaise, sinon la spiritualité locale mâtinée d'hindouisme repensé, permettent sans doute d'y voir plus clair... En attendant ces lumières, c'est le tourisme ésotérique, avec son corollaire axé sur le bien-être, qui est désormais en vogue à Bali. Et cet article traite de la spécificité de l'activité touristique dans « l'île des dieux » (ainsi que la nomme trop souvent les brochures touristiques), fondée sur une identité locale forte et un riche patrimoine naturel et culturel – immatériel notamment – mais aussi troublante en raison de l'importance et la complexité des jeux d'acteurs, des effets d'un développement rapide et souvent incontrôlé, ou encore des contextes sociaux, religieux et géopolitiques propres à ce territoire insulaire. Notre propos portera précisément sur l'analyse des liens entre patrimoine et développement en focalisant sur ce qui fait l'image de marque de Bali sur le plan touristique (mais également politique) : le tourisme culturel. Nous évoquerons l'impact de la mise en place de politiques touristiques que l'on souhaiterait plus respectueuses des patrimoines naturels et culturels, et surtout plus proches des intérêts des populations locales, premiers concernés par l'actuel et net accroissement du développement touristique sur leur territoire. Nous focaliserons notre analyse tout spécialement sur le cas d'Ubud, petite cité au cœur de l'île, réputée pour en être la capitale artistique et culturelle.
- 2 L'attractivité des divers patrimoines et le développement d'un secteur touristique devenu gigantesque sont ici intrinsèquement liés. Nous constatons que dans le cas précis de Bali, le tourisme est *de facto* ce qui permet de vivre et parfois de renaître, il représente un gage pour l'avenir. Dans ce contexte, la mise en patrimoine de la culture autochtone revient souvent à mettre en spectacle des pans entiers de ce qui constitue le socle de l'identité balinaise. Sur fond d'un renouveau de l'hindouisme dans l'île, un débat vif autour de la notion de *balinité* fait actuellement rage : il traite de ce qui serait « pur » ou « impur », originel ou importé, sacré ou profane, etc., et les questions d'un développement durable et d'un tourisme maîtrisable grâce à la vitalité d'un patrimoine préservé et authentifié (sinon authentique) viennent fortement alimenter les termes de ce débat. Notre étude de cas illustre les dynamiques d'acteurs en jeu sur l'île touristique de Bali où l'on constate une forte imbrication entre tourisme international, protection de l'environnement et promotion du patrimoine culturel. Commercialisée comme un paradis tropical, perçue comme l'île des dieux à l'ère très laïque de la mondialisation à tout va, Bali se voit aujourd'hui contrainte de mesurer au mieux les risques d'un *tourisme culturel* qui se transformerait trop radicalement et trop rapidement en *culture touristique*. Depuis trois décennies, en bon partenariat mercantile avec l'Etat indonésien, l'industrie touristique internationale n'a fait que poursuivre la politique de *balinisation* déjà entreprise autrefois par l'administration coloniale hollandaise.

- 3 La présente réflexion nous conduit ici à réfléchir aux pistes qui permettront d'encourager la population locale et les entrepreneurs touristiques à tout mettre en œuvre pour que le « dernier paradis » (*last paradise*) ne devienne pas un « paradis perdu » (*lost paradise*). Et pour ce faire, il importe d'esquisser de nouvelles voies avec d'un côté soutenir l'essor d'un tourisme responsable fondé sur le respect de la nature et de la culture locale – appliquer en quelque sorte la philosophie hindoue typiquement balinaise du « *Tri Hita Karana* » qui consiste à promouvoir l'harmonie entre les humains, leur environnement et la spiritualité qui enveloppe l'ensemble –, et d'un autre côté de responsabiliser les voyageurs et autres décideurs-développeurs mais aussi les voyageurs, touristes, baroudeurs et vacanciers, afin de les sensibiliser au respect des cultures, des hommes et de la nature.
- 4 Notre article abordera dans un premier temps la question actuelle du tourisme à Bali et dans un second temps le cas plus spécifique d'Ubud, centre culturel et touristique de l'île. Mais, finalement, la question qui en priorité ici nous interpelle renvoie à trois hypothèses concernant le destin touristique et culturel des Balinais, et que l'on peut décliner comme suit : *best paradise*, *last paradise* ou *lost paradise* ? Sans prétexter que certaines pistes de développement responsable ici suggérées, à propos des politiques patrimoniales et des choix touristiques, pourraient directement exister ou s'appliquer à d'autres espaces insulaires – plus ou moins similaires – à forte identité culturelle, il reste indéniable selon nous que certaines formes de modélisation, par exemple sur les stratégies de promotion du patrimoine immatériel en relation avec le secteur touristique, pourraient tout de même voir le jour dans des îles caribéennes ou ailleurs. A Bali, peut-être plus qu'ailleurs, le choix éminemment politique de miser sur le « tourisme culturel » a également pu jouer, au fil du temps, un rôle de « rempart » aux dérives habituelles liées à l'exploitation touristique d'une destination dans un pays du Sud. Une réalité attractive mais aussi soumise à de fortes tensions voire à de sérieux doutes.



Photographie 1 : Publicité touristique de Bali (source : www.tourismindonesia.com) La publicité touristique officielle utilise l'image régionale de Bali pour vendre la destination Indonésie dans son ensemble, une « instrumentalisation » qui n'est pas ou plus du goût de tous les Balinais.

1. Un paradis touristique en sursis ?

- 5 Au cœur de l'immense archipel indonésien, et de l'Etat moderne indonésien – plus grand pays musulman au monde (Bali n'occupe que 0,3% du territoire indonésien mais ses habitants représentent 1,4% de la population totale indonésienne) –, la petite île hindouiste de Bali est une véritable plateforme du tourisme international, et cela depuis au moins un demi-siècle

déjà. La population balinaise, consciente de la richesse de son patrimoine tant naturel que culturel a d'ailleurs opté pour le développement d'un « tourisme culturel », particulièrement adapté à cette « île des dieux » ou encore « île aux dix mille temps », ainsi que la surnomment les brochures des agences de voyage à travers le monde. Avec une population totale d'au moins 3,3 millions d'habitants, Bali ne possède aujourd'hui plus que 23% de couverture forestière sur son territoire et sa forte densité s'élève à 579 hab/km² (sans doute 600 hab/km² en 2009). Les effets du changement climatique et la pression sur les sols, notamment du fait des infrastructures touristiques (villas, hôtels, golfs, piscines, etc.) mais également de mauvais choix économiques, hypothèquent partiellement l'avenir de l'île et surtout son image paradisiaque, notamment toute la partie sud de Bali de plus en plus en proie au trafic urbain (ces dernières années, le parc automobile dans l'île a doublé en seulement cinq ans!) et à une pollution inquiétante, tant sur terre que dans la mer.

6 Dans ce contexte, les surfers du monde entier attirés par les vagues réputées du sud de l'île viendront-ils encore dans dix ans? Les amateurs de nature luxuriante et de randonnées pédestres apaisantes, dans un décor de temples et d'offrandes, de rites et de danses séculaires, viendront-ils encore arpenter les sentiers si ces derniers sont bitumés ou jonchés de déchets? Ces questions, parmi d'autres, occupent les journées des opérateurs touristiques, locaux et étrangers, résidant sur place et réellement soucieux de respecter l'environnement naturel et humain de cette île que, déjà au début du XX^e siècle, les colonisateurs hollandais voulaient préserver de la modernité envahissante, en lui allouant un statut discutable d' « île-musée » à destination des expatriés, colons et premiers touristes, sans oublier les Balinais déjà invités à bien se tenir pour mieux représenter leur culture devant les yeux et les caméras des étrangers. Les Balinais ont su traverser le siècle sans figer ou fixer ni leur culture ni leur religion (les deux étant étroitement liées), les ouvrant toujours aux apports extérieurs, préférant rivaliser de prouesses sur le plan culturel, rituel et identitaire que sombrer dans une muséification mortifère et au destin sans lendemain. Mais de nos jours, les enjeux sont globaux et autrement plus inquiétants, comme l'atteste même le très libéral Financial Times, à l'automne 2006 : « Le tourisme sera de plus en plus considéré comme l'ennemi environnemental public numéro un » (The Financial Times, 2006).

7 On notera au passage que l'Indonésie, pays potentiellement très riche et récemment « sorti » d'une longue dictature, souhaite se positionner comme un pays et partenaire phare sur la scène politique internationale, désirant s'ériger en modèle de pays musulman – en tant qu'alternative plus modérée aux pays du Golfe et du monde arabe – à la fois démocratique et ancré dans une modernité et une mondialisation assumées. Avec les récents événements en Tunisie et ailleurs, en janvier 2010, on constate en effet que des dictatures qui ont bâti leur empire sur le développement du tourisme de masse (Tunisie et Egypte notamment) ne sont plus à l'abri de révolutions populaires. L'Indonésie, on l'oublie un peu car elle paraît très éloignée (dans l'espace comme de notre histoire), a également construit son essor touristique à l'époque de la dictature de Suharto, cela attestant une fois de plus la thèse qu'un tourisme de masse déconnecté des besoins de la population locale, mais profitable aux nantis, peut retarder toute entreprise de démocratisation des sociétés concernées. A Bali, c'est davantage le terrorisme – et surtout l'attentat dans le sud de l'île du 12 octobre 2002 et ses 202 morts – qui a contribué à remodeler le discours à la fois sur l'avenir du tourisme et l'identité locale.



Photographie 2. Rizières étagées au centre de Bali sur le flanc sud du Mont Gunung Agung (source : F. Michel). Joyaux du patrimoine naturel balinais, les touristes internationaux sont friands de ces paysages... pourtant de plus en plus menacés par les constructions d'infrastructures touristiques (villas, hôtels, golfs et autres).

1.1. Evolution du tourisme et de l'environnement à Bali

- 8 Nul ne peut contester les apports du tourisme, qu'il s'agisse en termes d'emplois ou de richesses, dans l'économie régionale concernant le cas de Bali. Le problème actuel de plus en plus crucial pour l'avenir de l'île réside dans l'absence de projet durable à long terme en matière de développement touristique soucieux de respecter l'environnement. Il est évident que ces dernières années, les dégradations écologiques dans l'île directement liées au secteur touristique sont toujours plus importantes. Le village emblématique du tourisme international, Kuta, paie ainsi de nos jours les frais très lourds d'une absence de politique publique, tant pour le tourisme que l'environnement (ainsi n'existe-t-il toujours pas de plan d'occupation des sols qui soit fiable et crédible), depuis des décennies. Sur fond de corruption, la plage immaculée a fait place à des complexes dont la planification touristique a été et reste presque entièrement anarchique. Le souci principal de l'heure, dans un contexte où les touristes arrivent de plus en plus nombreux dans le même espace, est le manque désormais criant de ressources naturelles et la mauvaise gestion de l'eau et des déchets.
- 9 Si on peut dater le début du tourisme dit de masse à Bali en 1969 (inauguration de l'aéroport international de Bali), le premier véritable plan national de développement du tourisme à Bali date de 1972¹. L'objectif était alors de faire de Bali une vitrine touristique de l'Indonésie, de présenter l'île comme un modèle de développement touristique pour le reste du pays. Mais, en cette époque de consolidation de l'Etat-nation, le développement était le maître-mot de cette période du président-dictateur Suharto (d'ailleurs surnommé le « père du développement »), et le respect des traditions et plus encore de l'environnement restaient bien secondaires. Le développement du tourisme connaît une croissance rapide et soutenue durant les années 1975-1995 tandis que les dégradations sociales, culturelles et surtout écologiques augmentent également fortement. Grâce à un régime « stable », allié des Etats-Unis, et reconnu comme un bon élève du FMI et de la Banque mondiale, une société à deux vitesses s'est progressivement installée dans le temps, à Bali comme ailleurs en Indonésie, au fil des 32 ans de pouvoir de Suharto. Le tourisme a pris son essor durant son « règne » et le pays tout entier semble être entré dans une certaine forme de modernité occidental-américaine, ce qui est perceptible au fil des années avec les changements de mentalité et de comportement des Indonésiens

ayant accès à la société de consommation. Un « mal-développement » touristique se réalise sur fond d'abus généralisés et de profits rapides livrant les rues de Denpasar par exemple, mais aussi des villages côtiers (comme Lovina Beach ou Candi Dasa, deux exemples de « stations touristiques » décentrées et très mal développés), à des problèmes sanitaires et environnementaux difficilement gérables aujourd'hui (absence de plan d'urbanisme, eaux usées, déchets...). A partir de 1988, la politique touristique s'est ouverte davantage sur l'extérieur, avec les investissements étrangers, et de grands complexes hôteliers voient ainsi le jour entre 1988 et 1997 (dans l'enclave de Nusa Dua notamment). Il reste que l'absence de planification concertée et rigoureuse durant cette longue période précédant la crise asiatique (1997) et la fin du régime Suharto (1998) porte encore à conséquences aujourd'hui, en 2011. Avec la démocratisation du pouvoir central indonésien et surtout la décentralisation donnant aux régions, comme par exemple Bali, davantage de pouvoirs, le nouveau millénaire s'annonce sous de meilleurs auspices. Mais c'était sans compter avec les catastrophes sanitaires et naturelles (SRAS, Grippe aviaire, Tsunami, etc.) et géopolitiques (11 septembre 2001, divers attentats islamistes en Indonésie, et surtout celui d'octobre 2002, puis un autre attentat en novembre 2005 à Bali, etc.).

- 10 Ces événements vont limiter les flux touristiques sans les annuler et, depuis 2006 (et plus encore depuis 2008), les chiffres sont à nouveau fortement à la hausse. En 2006, le tourisme avait déjà bien repris en dépit d'un mauvais climat géopolitique: cette année-là, près de 6,2 millions de voyageurs (nationaux et étrangers) transitent par l'aéroport balinais, et il y a en moyenne 164 vols quotidiens (départ et arrivées) à l'aéroport de Denpasar. Le nombre de visiteurs étrangers augmentent sans cesse depuis : 1,26 millions en 2006 ; 1,7 millions en 2007 ; plus de 2 millions en 2008. En 2009, on a comptabilisé un total de 5,48 millions de touristes à Bali, dont 2 259 000 touristes étrangers. La durée moyenne de séjour est égale à 8,75 jours pour les touristes internationaux. En dépit d'un climat géopolitique tendu, du risque d'attentat et des menaces de catastrophes naturelles dans la région, les chiffres du tourisme sont à la hausse en ce qui concerne Bali – mais non pas pour l'Indonésie tout entière – et, en 2009, le tourisme devient la principale recette de l'économie nationale avec 42% du revenu total². Bali participe donc, plus concrètement que jamais, à l'essor économique d'une Indonésie en pleine évolution à la fois moderne et démocratique.
- 11 Pour 2010 et sans doute 2011, les perspectives sont encore à la hausse, mais le défi présent consiste désormais à s'interroger et à agir concrètement – le tout en bonne et réelle concertation avec les autochtones – sur les moyens de préserver au mieux un environnement, naturel surtout, fortement dégradé. L'île est surpeuplée et manque cruellement d'eau pour servir tout le monde. La sur-fréquentation touristique – mais aussi celle des expatriés étrangers ou nationaux – n'est plus un sujet tabou, elle devient même un souci urgent.

1.2. Les limites du développement touristique

- 12 Les années 2001- 2005 (avec notamment l'année 2003, suite à l'attentat d'octobre 2002) ont connu une forte baisse d'activité touristique, une baisse qui s'est manifestée par un chômage partiel massif et d'importantes pertes d'emplois – et donc des retours au village pour de nombreux employés – et des impacts socio-économiques décelables à tous les niveaux, notamment dans le domaine de la consommation. Cette réorientation économique-politique, due la volatilité évidente du secteur touristique dans le domaine économique, a aussi été l'occasion pour les Balinais de repenser leurs modes d'être et de penser, avec et sans le tourisme. De vastes débats eurent alors lieu dans l'île sur les questions d'éthique de développement durable, de protection de la nature, de réformes religieuses, et surtout d'identité culturelle. Beaucoup d'intellectuels, de décideurs et d'acteurs touristiques locaux ont alors encouragé des voies alternatives pour développer le tourisme, favorisant toujours davantage le tourisme intégré et surtout l'écotourisme et certaines niches du tourisme culturel ou religieux. Le tout dans un souci de servir d'abord les intérêts des communautés villageoises balinaises, plutôt que les pouvoirs publics centraux (Jakarta) ou les investisseurs étrangers.



Photographie 3. Bali n'est pas un refuge pour terroristes mais une maison pour touristes... (source : F. Michel)
Monument commémoratif, au cœur de la cité touristique et balnéaire de Kuta, à la mémoire des victimes des attentats du 12 octobre 2002 qui a fait 202 morts, dont 88 Australiens. Ce monument est désormais également un « site » touristique, à côté des bars et discothèques, surtout « visité » par les Australiens de passage.

- 13 Après le 12 octobre 2002, les investissements se réduisent drastiquement, notamment dans le tourisme et le bâtiment et les infrastructures. Plus inquiétant, il apparaît que les bénéfices économiques tirés de l'industrie touristique durant ces années difficiles n'ont pas été utilisés en priorité pour les ressources humaines locales. Signalons, selon des études locales (Sceto), que pour chaque dollar dépensé par les touristes, 2,90 dollars sont en principe insérés dans l'économie locale ; mais en réalité, pour chaque dollar dépensé par les touristes, seulement 1,40 dollars reviennent réellement dans l'économie locale, l'autre part de la recette (plus de la moitié !) allant directement dans les poches du gouvernement à Jakarta ou dans celles des investisseurs à l'étranger. Un autre grand souci est l'état de l'agriculture à Bali ; cette dernière souffre d'un manque d'investissement tandis que le secteur tertiaire et surtout touristique récupère la majeure partie des investissements nationaux et étrangers. Comme dit plus haut, la pression démographique constitue un autre facteur pénalisant pour le développement à Bali. Les experts considèrent que, vue la taille de l'île et de ses ressources, la population sur le territoire ne devrait pas dépasser les 2,4 millions (on est en 2011, semble-t-il, à près de 4 millions). Si la densité moyenne est d'environ 600 hab/km² aujourd'hui, certains lieux bondés et urbains du sud de l'île atteignent jusqu'à 3 700 hab/km². Un contexte de surpopulation qui génère inexorablement des dégradations sur l'environnement, les plus visibles étant les déchets délaissés n'importe où, la pollution croissante, la mauvaise gestion de l'eau (le problème d'accès à l'eau potable, mais aussi la dramatique mise à mal des traditionnels systèmes communautaires d'irrigation).
- 14 Dans l'industrie touristique aussi, on arrive peu à peu à saturation : dès 2006, on pouvait recenser 320 agences de voyage (recensées par l'association Asita de Bali), parmi lesquelles pas moins de 70 agences ont été qualifiées de « malsaines » et sommées en l'espace de trois mois de se mettre à jour sous peine d'être punies par les instances touristiques officielles. Les agences incriminées n'ont pas modifié semble-t-il leurs établissements et ont été expulsées de l'association Asita. Mais le contrôle reste plus symbolique que réellement opéré et, en 2007, 127 nouveaux hôtels avaient obtenu sans difficulté majeure des licences en bonne et due forme. La croissance du secteur hôtelier reste hélas le leitmotiv, le contrôle de la qualité viendra plus tard. Officiellement, autour de 42 000 chambres sont recensées à Bali en 2006-07, mais une estimation plus réaliste avance le chiffre de plus de 60 000 chambres dans l'île à cette même

période, difficile d'y voir vraiment clair ! Les années qui suivent ont encore affirmé l'urgence de contrôler et maîtriser davantage les flux, qu'ils soient d'ailleurs touristiques ou financiers.

1.3. Last or lost paradise ?

- 15 Nous avons vu que le tourisme international possède déjà une vieille histoire sur l'île de Bali dans l'archipel indonésien. Tantôt perçu comme une véritable pollution culturelle, tantôt comme le vecteur d'une authentique renaissance culturelle, le tourisme est localement un sujet à débat permanent. Ni les attentats et leurs immenses dégâts, ni les expatriés et leur univers clos, ni les fortes pressions sur le foncier et l'immobilier, ni les dégradations rapides sur l'environnement, ni les forts clivages économiques et sociaux issus du développement touristique mais aussi d'autres secteurs n'auront pour l'instant mis cette enclave touristique à genoux. Comment expliquer ces résistances et ces atouts ? En Indonésie, instrumentalisé à des fins politiques, le tourisme culturel est aussi érigé en véritable doctrine touristique nationale, et ce comme nous l'avons rapidement survolé de l'époque de la dictature jusqu'à nos jours. Devant les changements rapides – géopolitiques, religieux, culturels... – en Indonésie, mais aussi en fonction d'une donne touristique globale à repenser, suite à la fin du régime Suharto et aux attentats de 2002 et 2005, les Balinais ont tenté de redonner sens à la « balinité » et à son interaction avec l'extérieur (autres Indonésiens, étrangers) et bien sûr avec le « monde touristique » afin de décider eux-mêmes du destin de leur île. Vendue comme un paradis tropical, perçue comme l'île des dieux à l'ère très laïque de la mondialisation à tout-va, cette dernière se voit, aujourd'hui, contrainte de mesurer au mieux les risques d'un *tourisme culturel* qui se transformerait trop radicalement et trop rapidement en *culture touristique*. Depuis trois décennies, en bon partenariat mercantile avec l'Etat indonésien, l'industrie touristique internationale n'a fait que poursuivre la politique de « balinisation » déjà entreprise autrefois par l'administration coloniale hollandaise.
- 16 De nos jours, les Balinais eux-mêmes s'évertuent à *baliniser* au mieux Bali, pour le bonheur des touristes internationaux et des autres Indonésiens, au point peut-être de faire davantage le bonheur des autres que d'eux-mêmes. L'identité culturelle est ici intrinsèquement liée à l'évolution touristique. Plus ou moins soutenus dans cette tâche par le pouvoir indonésien et les visiteurs-investisseurs étrangers, les Balinais auront en l'espace de plusieurs décennies, au moins partiellement, réussi à transformer l'essai allant de la préservation patrimoniale à la commercialisation d'une île tout entière. La culture balinaise est en effet passée d'une « *valeur patrimoine* » à sauvegarder à une « *valeur capital* » à exploiter, non sans dangers réels pour sa propre survie, et cela dans un contexte économique instable et géopolitique particulièrement difficile.
- 17 Le rôle de l'industrie touristique est essentiel dans la perspective d'une réorientation vers le développement durable global; cette industrie de services est appelée à s'adapter et, surtout, à évoluer vers plus de transparence, plus de concertation et de responsabilité, dans le but d'améliorer la qualité et la crédibilité des prestations touristiques offertes. La place du tourisme ne cesse de croître en dépit d'une conjoncture qu'on dit défavorable. Si, en 2006-07, la population active balinaise reste majoritairement agricole (35 ou 36%), le secteur du tourisme arrive en second (avec 21%), et ce dernier chiffre croît considérablement si on lui adjoint les nombreux emplois indirects qui lui sont liés.
- 18 L'avenir du tourisme à Bali passe par une qualité revue à la hausse, comme le précise un opérateur local, Al Purwa (de KCB Tours) : « *le tourisme à Bali devrait opter pour la qualité, des séjours plus longs, des visiteurs qui voyagent dans tout l'archipel et qui favorisent l'écotourisme* ». Rien de nouveau vraiment dans l'univers du tourisme, mais encore faudrait-il arriver à ces changements dans les faits. D'autres Balinais du secteur touristique, bien avisés également tels que par exemple Jro Gde Karang (Bali tropic Hotel), suggèrent que le gouvernement devrait maintenant cesser de construire de nouveaux hôtels mais promouvoir à la place un tourisme villageois communautaire (« *village-based tourism* ») afin de soutenir les autochtones³. Des initiatives dans ce genre se créent mais elles restent quasi confidentielles. Une telle évolution engendrerait pourtant de nouvelles relations plus saines entre les petits opérateurs touristiques proches des gens et les riziculteurs ou agriculteurs locaux. Une situation

propice à générer certes des profits peut-être moindres mais qui verraient au moins pour une fois l'argent finir directement sa course dans les bonnes poches, à savoir celles des acteurs locaux. Il s'agit par conséquent d'encourager à Bali, pour que le « dernier paradis » (*last paradise*) ne devienne pas un « paradis perdu » (*lost paradise*), d'un côté l'essor d'un tourisme responsable fondé sur le respect de la nature et de la culture locale, d'un autre côté de responsabiliser les voyageurs mais aussi les touristes, baroudeurs et vacanciers, afin de les sensibiliser au respect des cultures, des hommes et de la nature. La population locale possède incontestablement les moyens de s'autogérer sur le plan du développement local tout comme de résister à des formes d'ingérences indésirables. L'anthropologue anglais Nigel Barley montre par exemple la solidité de l'ancrage villageois et familial au sein de la société balinaise : « *Les Balinais forment l'un des peuples les plus organisés de la planète. Chaque homme adulte est membre de toutes sortes d'associations, au village, pour l'organisation de la distribution de l'eau, pour la musique et pour les affaires religieuses concernant les temples, et même pour jouer avec les cerfs-volants. Ces groupes sont gérés par des comités, des autochtones élus, des petites démocraties qui n'ont pas besoin d'interférence extérieure* » (cf. Barley, 2009). Et même si cette « philosophie de vie » balinaise s'effrite ici ou là, au contact de la cupidité et de l'uniformisation, nous allons maintenant voir que, dans ce sens, à Ubud, au cœur des rizières et loin des plages, le meilleur reste pensable et donc (encore) possible. Mais jamais garanti...



Photographie 4. Fleurs d'hibiscus ou de frangipanier, dont la présence quotidienne dans le cadre des offrandes rituelles marque toujours l'imaginaire touristique de Bali. Deux exemples, du printemps 2010, où l'usage de la décoration florale vient se mêler à des manifestations touristiques, l'une à dominante culturelle, l'autre sportive. (Source : www.tourismindonesia.com)

2. Ubud, lorsque la culture se mêle à la luxure par le biais du tourisme

19 A Bali et pour ses habitants, le tourisme qui vient d'Occident se nourrit d'exotisme, d'îles paradisiaques comme il se doit et désormais aussi de spiritualité enivrante voire excitante. Un autre Saint-Trop', à l'ombre des cocotiers et au cœur des rizières étagées, à Bali en Indonésie, est-ce vraiment pensable et possible ? Et surtout raisonnable ? Ce modeste éclairage porte sur Ubud, traditionnelle capitale artistique de l'île supposée être bénie des dieux, en voie de devenir une plateforme touristique-internationale, tendance *glamour* avant tout. Petite étude de cas d'un tourisme *bobo* en plein *boom*, où le patrimoine n'est plus qu'un prétexte sur fond de mondialisation libérale et de résistance locale.

20 Les voyageurs occidentaux sont fascinés par l'image du paradis exotique ou de l'île tropicale. Fatigués d'une Europe en panne de destin, d'une France en déclin à l'image d'ailleurs plus que ternie de par le monde, nos contemporains quêtent de nouvelles destinations, de nouveaux rêves et projets, d'autres vies aussi. Beaucoup se demandent si le mieux vivre-ensemble ne se trouverait pas dans un total Ailleurs ? A Bali par exemple. Certains y arrivent, pour un temps ou pour la vie, après un détour au Maroc, aux Baléares ou ailleurs. D'autres rêvent d'un autre Saint Trop', moins couru et plus typique, à la fois loin et proche de nous, mais avec la domesticité à leurs pieds, donc dans un Sud lointain forcément. Vie sauvage garantie et confort à bas prix en toute disponibilité.

- 21 A Ubud, sur l'île indonésienne de Bali, la philosophie *Tri Hita Karana* – qui consiste à entretenir des relations harmonieuses entre les humains et les dieux, les humains et la nature, et les humains entre eux – nourrit au quotidien les rites et pratiques de la vie locale, et ce à travers tous les aspects : religion, rites, agriculture, cuisine, arts, hôtels, business, etc. Ubud représente depuis ces dernières années une destination touristique de choix, où la qualité prime sur la quantité, où la culture est le maître-mot, pour les développeurs, les locaux tout comme les visiteurs. Un riche héritage artistique, international et local, alimente durablement cette image : Walter Spies, Rudolf Bonnet, Antonio Blanco (et aujourd'hui son fils Mario), Arie Smit, et bien entendu aussi les artistes balinais réunis entre autre au sein de l'association des artistes nommée Pita Maha, dont le plus fameux des membres a été I Gusti Nyoman Lempad. Artistes donc, mais aussi écrivains, musiciens et anthropologues, ont depuis longtemps (les années 1920, et la stratégie hollandaise de présenter Bali comme un « musée vivant ») investi Ubud et sa région en quête d'inspiration, de calme et de spiritualité.
- 22 Une image d'Ubud très d'Epinal où, si certes le temps passe et les derniers rois trépassent, les clichés perdurent et le patrimoine local et global subsiste. Ainsi, les différents musées sont à l'image de l'esprit artistique et spirituel qui anime Ubud et ses habitants : Puri Lukisan, Blanco, Rudana, Neka, ARMA, ou encore Rumah Lempad. Privilégiant l'interactivité, ces musées sont autant des lieux de vie et de travail que des espaces d'exposition. Des espaces dynamiques de vie culturelle en perpétuelle gestation. Ici, le patrimoine matériel est intrinsèquement lié au patrimoine immatériel, les deux étant imbriqués et inséparables. L'intense activité religieuse qui règne dans la petite cité s'avère à ce titre caractéristique. On voit là un temple où le soir le parvis devient une scène de spectacle, un autre dédié à la déesse Saraswati entourée en permanence de visiteurs et de lotus en fleurs, etc. Des cérémonies d'anniversaires de temple succèdent à des fêtes traditionnelles hindouistes ou des crémations plus ou moins gigantesques (le 15 juillet 2008, une crémation royale a attiré des milliers de visiteurs et d'invités), bref un univers constant nimbé de sacré qui ne peut que réjouir ou à tout le moins interloquer le voyageur occidental habitué à une vie sociale parfois insignifiante ou privée de repères religieux (cf. Michel, 2009).
- 23 Cette spiritualité souvent interpelle ou saisit le touriste de passage sauf si ce dernier est entièrement voué au shopping (un tourisme en plein essor) ou encore collé au carrelage de sa piscine à débordement dans son palace exotique (ce qui arrive de plus en plus souvent). Mais, même au marché ou à l'hôtel, la culture et spiritualité balinaises parviennent toujours, peu ou prou, à s'immiscer.



Photographie 5. Dances traditionnelles, à l'intention des touristes, à l'entrée du palais royal d'Ubud. (Source : F. Michel)



Photographie 6. « Kecak dance » ou plus communément appelée « danse des singes » (source : F. Michel). (Ici, à Ubud), « Kecak dance », l'une des danses typiques balinaises les plus prisées par les touristes, fut créée à partir d'éléments locaux par Walter Spies, un artiste allemand, dans les années 1930.

24 La force commerciale des Balinais se déniche aussi dans ces stratégies identitaires où savoir bien se vendre, parfois, contribue à ne pas trop dépendre des autres. Profitant d'un engouement récent pour le tourisme culturel adossé au bien-être, Ubud élargit du coup son offre touristique : d'une part, le marché très prisé d'Ubud, le village artistique de Penestanan, la forêt des singes, desa Kokonan (Petulu), les Bali bird walks et autres Campuhan Hills track, le marché bio local (Organic market), les Global Healing Conferences sans oublier l'Ubud Writers & Readers Festival qui tend à se frayer une belle réputation dans le monde littéraire ; d'autre part, un paradis gastronomique complète de plus en plus celui des rizières en terrasses (il est vrai

- constamment sous terrible pression foncière), où se côtoient cuisines locales et internationales, au menu de grands chefs en exil volontaire et des spécialités du cru pour la touche authentique. Pour les tenants locaux de l'industrie touristique, il s'agit pour tous de penser et développer Ubud comme une destination touristique durable. Et la philosophie balinaise, où l'harmonie prédomine, encourage *de facto* le « développement d'Ubud » et non pas le « développement à Ubud » (cf. Kartajaya, 2010). La nuance s'impose. Le premier revient aux principaux intéressés, le second souvent à d'autres, nettement moins impliqués dans la vie sociale locale.
- 25 Jusque là, tout va bien ou presque dans le meilleur des mondes du développement touristique. Depuis 2008 et surtout 2009, la pression cependant semble s'accroître au point d'hypothéquer quelque peu l'avenir radieux tant attendu : des visiteurs plus nombreux et moins attirés par la culture que par l'image de marque de cette dernière. Et puis, l'industrie du bonheur – avec ses spas, ses massages, ses stages de yoga, de bien-être à toutes les sauces, de rencontres avec des chamans, d'immersion spirituelle, etc. – a le vent tellement en poupe que mes amis balinais – qui semblaient pourtant avoir tout vu en matière de clientèle touristique – s'interrogent sur ce qui se concocte dans le cerveau de certains Occidentaux – et plus encore d'Occidentales – si contrariés et malheureux dans cet Occident si « riche ».
- 26 Deux exemples (nord-américain et français⁴) viennent étayer cette récente évolution, voire cette actuelle révolution des mœurs en cours dans la « capitale » culturelle de Bali.
- 27 Elizabeth Gilbert a écrit *Prey, Eat and Love. One woman's search for everything*, ouvrage qui a débouché sur un film hollywoodien, sorti sur les écrans en septembre 2010, et avec dans le rôle principal de la femme en quête de sens à son existence Julia Roberts. La scène se déroule partiellement à Bali, et le film met un moment en scène Ketut Liyer, un *balian* (chaman balinais) et peintre installé à Ubud (en fait à Pengosekan). L'aura du guérisseur, rapidement transformé en gourou pour des Occidentaux en mal de devenir, est évidente. Ainsi, depuis la parution du livre, et plus encore depuis la sortie du film, les touristes en quête de thérapie font la queue devant sa maison pour attendre de se faire lire/prédire l'avenir dans les paumes de leurs mains par le fameux « sorcier » balinais. A l'image de certaines femmes occidentales, soudainement passionnées par le continent asiatique et ses mystères insondables, Julia Roberts, star du film éponyme, a été semble-t-il très impressionnée et même fascinée par l'Inde et Bali (avec l'Italie, lieux de tournage du film), au point qu'elle s'est récemment convertie à l'hindouisme, modifiant dans la foulée tous les prénoms de ses enfants. On connaît l'impact de la *pipolisation* – avec son lot de mimétisme – sur les comportements (citoyens ou touristiques) de nos contemporains très influençables par de tels propos ou actes.
- 28 A côté du livre-film *Prie, mange et aime* (qui dans sa version française a également eu un impact très relatif, un peu comme – dans une moindre mesure – le film français *Toute la beauté du monde*, avec Marc Lavoine, sorti peu après la tragédie des sanglants attentats à Bali en octobre 2002, pour contribuer à relancer la destination et à se solidariser avec les Balinais encore sous le choc), il y a un autre exemple récent et intéressant, concernant plus précisément un public (de lecteurs et de touristes) français. Il s'agit du livre de Laurent Gounelle, *L'homme qui voulait être heureux*, en référence sans doute à *L'homme qui voulait être roi* de Kipling. Avec ce type de lecture, on comprend que le touriste (culturel) d'aujourd'hui remplace simplement (comme souvent) le colonisateur (humanitaire) d'autrefois. Donc, ici aussi, la scène se passe à Bali et le personnage central avec le narrateur est à nouveau un *balian* (un chaman-guérisseur local), résidant à Ubud, cité tendance du tourisme international décidément en voie de devenir une Mecque du voyage thérapeutique, une sorte de capitale du bien-être partagé. L'auteur, versé dans la psychologie et le développement personnel, multiplie dans ce petit livre, très accessible et fort bien vendu, des banalités, des clichés mais aussi des approximations sur les Balinais et leur culture ou religion. Faisant preuve d'une naïveté déconcertante, il sied à souhait à un lectorat – des lectrices essentiellement – de *bobos* voyageurs aigris ; en voici quelques exemples extraits de la seule page 36 de son ouvrage : « Les Balinais vivent dans le sacré. (...) Ils sont en contact direct avec les dieux. Ils semblent imbibés de leur foi, habités par elle en permanence. Toujours calmes, doux, souriants, ils sont sans doute, avec les Mauriciens [tiens, pourquoi les Mauriciens ?], le peuple le plus gentil de la terre (...) Le paradis est l'élément naturel des Balinais ».

- 29 Gilbert et Gounelle, même combat pour retrouver du sens, même discours « littéraire » répondant aux attentes d'un public occidental à la recherche du bonheur en terre inconnue, mais paradisiaque forcément. Plus encore qu'Ibiza (trop délurée) ou que la Corse (trop proche), Bali répond à l'image de l'île paradisiaque où peuvent s'épancher les robinsonnades fantasmatiques de nos contemporains. Nous avons là un mélange de fascination de l'altérité radicale et une obsession de vouloir à tout prix se plonger dans le « grand ailleurs », comme le montre dans les deux cas cités la double attractivité d'une culture « autre » et d'une spiritualité à la fois alternative et débordante.
- 30 Alors Bali, et plus spécialement Ubud, un nouveau Saint Trop' tropical ? L'ancienne « *île des seins nus* » (d'après le titre d'un livre d'Edouard de Keyser paru dans les années 1930) n'a cessé de faire fantasmer des régiments de touristes occidentaux, et ce depuis un siècle déjà ; aujourd'hui, le retour des identités et d'un puritanisme religieux en Indonésie, dont Bali fait également les frais, implique qu'aucun sein de trop ne pourrait dépasser, se dévoiler, sans risque de mettre à nu des polémiques douteuses. En terre islamique comme hindoue, si l'ordre militaire tend à s'atténuer depuis la fin officielle de la dictature en 1998, l'ordre religieux – moral serait plus exact – ne fait que réapparaître sous un jour qui n'annonce rien de bon pour le futur. Pourtant, pensée par et de l'extérieur, en l'occurrence d'un Occident désorienté, l'idée du paradis balinais reste intacte, pour le meilleur et le pire quand cela concerne directement les autochtones. Mais, forts d'une image dorée et d'une identité culturelle et religieuse affirmée, on peut sans doute faire confiance aux Balinais – à l'exception toutefois de la région sud de l'île désormais sacrifiée sur l'autel consumériste du tourisme international – pour réadapter à leur profit, comme d'accoutumée, les affres et les évolutions discutables de la mondialisation capitaliste.
- 31 Au cours du « *Festival Ubud 2006* », une manifestation culturelle et artistique qui s'est déroulée pendant tout un mois (pour la première fois, en cette année 2006, l'événement est fortement sponsorisé par les plus prestigieux opérateurs touristiques étrangers et nationaux) dans la ville touristique d'Ubud, au centre de l'île, le ministre indonésien du Tourisme et de la Culture (I Gede Ardika, un Balinais... forcément le mieux placé pour relier/rallier le tourisme à la culture et inversement) a rappelé dans un discours improvisé devant un public conquis – et avant de jouer dans l'orchestre *gamelan* en compagnie des musiciens de la troupe ! – l'importance de la culture et des arts dans l'éducation des enfants indonésiens en général, et balinais en particulier. Le ministre indiquait notamment que le peuple indonésien n'était pas encore en mesure d'exporter sa technologie, son économie ou ses conceptions politiques, mais qu'il en était tout autrement de sa culture, sa musique, ses arts et ses danses. Le message fut aussi bien reçu par les villageois que par les touristes, les deux publics confirmant ainsi leur attachement aux images traditionnelles de Bali, communément véhiculées par l'industrie internationale du voyage et par les autorités politiques locales⁵. La boucle est ainsi bouclée, et cela fonctionne, avec certes de bonnes et diverses fortunes à la clé.
- 32 Finalement, on s'interroge sur le présent balinais : Saint Trop' oriento-exotico-insulaire ou non, la *boboification* du lieu, via le tourisme et la culture, des *Green School* aux *Five Elements*, est bel et bien en marche. Si oui, il s'agira bien d'un Saint Trop' asiatique de trop, un site où l'artifice aura gagné sur l'esprit du lieu. On n'y est pas encore. Et même si Ubud ne sera et de deviendra pas Dubaï ou même Singapour, il n'empêche que des voix locales s'élèvent de plus en plus pour critiquer les choix actuels, ceux des dirigeants politiques comme ceux des opérateurs touristiques locaux ou étrangers, prônant un développement touristique plus « culturel de masse » que réellement durable et dont l'issue au mieux est incertaine et au pire pourrait être dévastatrice.
- 33 Aujourd'hui, si la mode du tout spirituel inonde le marché *bobo* du tourisme balinais, dans le coin d'Ubud particulièrement, d'autres fléaux plus dévastateurs menacent le devenir même de l'île. Le sud paraît ainsi sacrifié sur l'autel (hôtel ?) du consumérisme touristique. En effet, une inquiétante massification du tourisme est à l'œuvre sur un îlot qui ne peut pas ou plus se le permettre. Venant de publier à la fin de l'année 2010 un ouvrage intitulé *How lucky is Bali* qui dresse un bilan critique du tourisme dans l'île, I Gede Ardika, ancien ministre et aujourd'hui membre du comité d'éthique à l'OMT, s'inquiète à juste titre de la hausse rapide des visiteurs

- et des effets d'une mauvaise gestion du développement touristique – notamment hôtelier – à Bali. Le tout-tourisme semble en effet atteindre un point de non-retour car les affaires à court terme, auxquelles s'ajoute aussi une corruption endémique, l'emportent sur toute politique de développement véritablement durable. L'île est petite par sa taille et la capacité de charge est en train d'exploser. En 2010, deux millions de touristes étrangers et environ quatre millions de touristes nationaux visitent chaque année Bali. C'est manifestement beaucoup trop pour elle !
- 34 Comme le souligne également le journaliste indonésien Wasti Atmodjo qui, dans un récent article publié en novembre 2010 dans le quotidien *Jakarta Post*, lance un énième signal d'alarme quant à l'évolution actuelle et plutôt déplorable du tourisme à Bali. Avec une population insulaire qui ne cesse de croître – on serait passé de 3,3 à 3,9 millions entre 2009 et 2010 ! – le développement d'un tourisme durable n'est plus une option mais une obligation, mais cela n'intéresse pour l'instant guère d'opérateurs et de décideurs – politiques ou économiques – dans ce secteur clé. Plus de 50 000 hôtels étoilés, sans compter la profusion d'hébergements bon marché et surtout de villas plus ou moins cossues, dégradent un sol de plus en plus pauvre en eau et en terre : les eaux sont captées par l'hôtellerie et autres golfs ou inepties de la modernité tandis que les terres arables – avec les fameuses rizières étagées qui forment l'une des principales attractivités touristiques de l'île – sont confisquées et rachetées au nom du sacro-saint développement touristique (*The Jakarta Post*, 2010). Un *mal-développement* tous les jours un peu plus chaotique. Dans le nord de l'île, l'Unesco réfléchit à la patrimonialisation des fameuses rizières afin sans doute qu'il puisse en rester quelques-unes lorsque toutes les autres auront été remplacées par des sites privés clôturés, des piscines à débordement et autres parcs d'attraction. Les pires développeurs ont même tenté, en vain pour l'instant, de construire un circuit de Formule 1. Il ne manquerait plus que cela ! En attendant, on le voit, la tendance est déjà de préserver non pour conserver mais pour muséifier. La course de vitesse est déjà lancée. A Bali, un véritable plan de développement touristique, avec zonage et règles strictes (notamment pour le foncier), n'est toujours pas d'actualité, et cela est très dommageable. La prise de conscience collective tarde à venir, alors on construit un immense mur pour « protéger » la plage de Kuta, la plus célèbre de l'île mais aussi l'une des plus polluées. Si les touristes-baigneurs connaissaient vraiment la qualité de l'eau, s'y plongeraient-ils encore ? Seule mais bien malheureuse éclaircie en vue : le tourisme se tarira de lui-même lorsque les flux de visiteurs baisseront drastiquement du fait de l'augmentation de la pollution et des dégradations liées à l'environnement : avec des villas qui prennent la place des rizières et une eau de mer tellement souillée qu'il ne sera même plus possible de s'y baigner, sans oublier une gestion des déchets catastrophique au point que nombre de locaux et de touristes nomment désormais Bali un « *plastic land* ».
- 35 A l'aune de l'exemple d'Ubud, qui est pourtant loin de représenter un cas dramatique en Asie (ce n'est pas Kuta, et il est plutôt l'un des cas les mieux maîtrisés, voire un « modèle » pour d'autres destinations régionales), ce sont sans doute les termes eux-mêmes de « développement », de « mondialisation » et de « tourisme » qu'il conviendrait selon nous de repenser en profondeur. Un riche et vaste chantier de déconstruction en perspective, à méditer pour le « bien-être » de tous. Si la mondialisation n'est pas forcément une idée neuve pour le quotidien des Balinais (Vicky Baum évoquait déjà les rues commerciales du sud « où les Chinois, les Hindous, les Japonais et les Arabes tiennent leurs curieuses petites boutiques ») (Baum, 1987 : 21), celle-ci a considérablement changé de visage. Et les chantiers, qu'il s'agisse des déchets à gérer ou des villas à virer, se multiplient. Un autre chantier essentiel reste à investir pour que demain, à Bali comme ailleurs, les visités plutôt démunis ne restent ni ne deviennent les serviteurs des visiteurs plutôt fortunés. Pour que les autochtones soient réellement – et non plus artificiellement – les véritables acteurs de leur propre développement tant local que global, et non plus d'exotiques sujets passifs, à explorer puis à exploiter. Vieux débat s'il en est mais d'une perpétuelle urgence. Pour éviter également que le tourisme de luxe – niche ô combien discutable – ne devienne demain le seul horizon, viable sinon vivable, pour les pays du Sud.



Photographie 7. Funérailles royales à Ubud (source : F. Michel).

Des milliers de visiteurs se mêlent à la population locale lors des funérailles royales à Ubud, en juillet 2008, sans doute la cérémonie de crémation la plus prestigieuse dans l'île depuis trois décennies.

Conclusion

36 On constate désormais à Bali un risque d'enfermement identitaire à l'image de ce que d'aucuns ont pu noter pour d'autres îles touristiques comme, par exemple, la Corse : « *Le poids des mythes et des représentations dans une vie sociale sur laquelle plane le respect moral d'une authenticité 'identitaire' génère une distorsion comportementale entre ce que l'on est, ce que l'on fait et l'image qu'on entretient de soi* ». Si dans le cas de la Corse, une telle attitude semble perpétuer « *les stéréotypes comportementaux que le romantisme européen avaient générés au XIX^e siècle et dans lesquels les Corses ont pu se fondre* » (Martinetti, Lefèvre, 2007 : 27), à Bali cette attitude se retrouve dans les représentations et les fantasmes exotiques – qu'il s'agisse de la culture, de l'art, des femmes ou de la spiritualité – qui ont été véhiculés tout au long du XX^e siècle par des intellectuels voyageurs (M. Covarubbias, W. Spies, etc.). De telles situations, ici comme là, engendrent aisément des discours victimaires qui, s'ils sont souvent regrettables, n'en sont pas moins caractéristiques du phénomène insulaire. Car cette victimisation, qui vire à la mode ou au rituel victimaire, n'est pas fondée selon des critères objectifs : on sait bien qu'en Corse comme à Bali, en comparaison aux proportions nationales respectives (France et Indonésie), la qualité de vie est particulièrement élevée – et enviée par les nationaux et les étrangers – comparée aux autres régions françaises ou indonésiennes. Terminons cet article comme nous l'avons commencé, en évoquant le périple balinaise de Vicky Baum dans les années trente. Celle-ci écrit alors : « *On rencontre maintenant des bicyclettes, des autobus, et un peu de pacotille moderne dans quelques magasins d'une comique exigüité. Il y a quelques hôpitaux et des écoles, il y a même un hôtel, où l'on débarque pour trois jours des touristes que l'on remmène aussitôt qu'ils ont vu, sans les comprendre, quelques curiosités du pays. Mais Bali n'a pas changé. L'île continue à vivre d'après la loi ancienne* » (Baum, 1987 : 29). C'est là, encore et toujours, le même discours qu'on entend de la bouche des guides locaux ou qu'on lit dans les brochures des voyageurs.

37 Mais, le tourisme culturel peut être dépassé par la culture touristique, et les garde-fous nostalgiques, si rassurants et exotiques au demeurant, ne seront d'aucun recours pour le devenir des Balinaise. Alors, fatalement, le risque est de se rendre à l'évidence, et de voir demain les touristes reprendre à leur manière les propos énoncés ici dans un récent roman de Alan Brayne :

« Bali, l'île du paradis! C'est du moins ce qu'annoncent les brochures à l'aéroport. Bien sûr, les puristes vous diront que c'est superficiel, vulgaire et bidon, tout en se cramponnant à leurs guides Lonely Planet et en partant explorer la jungle à la recherche d'authentiques expériences tiers-mondistes comme la dysenterie ou les morsures de serpent. Pour ma part, en touriste privilégié vautré au bord de la piscine, je me contente parfaitement de l'ersatz. Bon, d'accord, la culture vous arrive à très petites doses, et tout a un prix. Mais c'est toujours mieux que cette bonne vieille Angleterre un après-midi pluvieux. Et même si l'on ne trouve pas un seul sourire gratuit dans l'île, Bali reste vraiment bon marché pour un paradis » (Brayne, 2006 : 93). On n'en est pas encore là, mais à Bali même si rien ne change tout risque aussi de changer. Et, alors, Bali restera-t-elle encore Bali ?

Bibliographie

- Bali Fokus (2007). *Rapid Assessment on Climate Change. Potential threats and impacts to Bali's economy and community livelihoods and the role of the tourism industry*, Denpasar.
- Bali Tourism Board (2010). Denpasar.
- Barley, N. (2009). *Island of Demons*, Singapour, Monsoon Books.
- Baum, V. (1987, 1^{ère} éd. 1937). *Sang et volupté*, Paris, Ed. 10/18.
- Brayne, A. (2006). *Jeux d'ombres à Djakarta*, Paris, Ed. 10/18.
- Cabasset, C. (2008). « La culture, comme ressort de la diffusion touristique dans l'archipel indonésien », *Études Caribéennes*, n°9-10, URL, <<http://etudescaribeennes.revues.org/1132>>.
- Geertz, C. (1984). *Bali. Interprétation d'une culture*. Paris, Gallimard.
- Gilbert, E. (2008). *Mange, prie, aime*, Paris, Calmann-Lévy.
- Gounelle, L. (2008). *L'homme qui voulait être heureux*, Paris, Anne Carrière.
- Kartajaya, H. (2010). *Ubud the spirit of Bali*, Jakarta, Gramedia.
- Martinetti, J. et M. Lefèvre. (2007). *Géopolitique de la Corse*, Paris, Armand Colin.
- Michel, F. (2009). « Une crémation royale à Ubud, Bali », *L'Autre Voie*, n°5.
- Picard, M. (1996). *Bali, cultural tourism and touristic culture*, Singapour, Archipelago.
- The Financial Times* (2006). Londres, 11 novembre.
- The Jakarta Post*(2010). Jakarta, 5 novembre.

Notes

- 1 Pour une analyse détaillée de l'histoire du tourisme à Bali, cf. Michel Picard, 1996. Lire également, pour mieux comprendre les liens spécifiques en Indonésie entre tourisme et culture, l'article de Christine Cabasset, 2008.
- 2 Source : *Bali Tourism Board*, 2010. Le *Bali Tourism Board* (BTB) est un organisme qui rassemble, depuis 2000, neuf associations ou ONG importantes (industrie du voyage, gouvernement, communautés locales).
- 3 Cf. notamment la brochure d'information, réalisée par l'ONG Bali Fokus, intitulée *Rapid Assessment on Climate Change. Potential threats and impacts to Bali's economy and community livelihoods and the role of the tourism industry*, Denpasar, 2007, 30 p.
- 4 Les deux romans en question sont, côté américain, E. Gilbert (2008), et côté français, L. Gounelle (2008).
- 5 Cf. le discours du ministre I Gede Ardika, prononcé en public, le 31 juillet 2006, à Ubud.

Pour citer cet article

Référence électronique

Franck Michel, « Bali (Indonésie) : le patrimoine culturel contre ou avec le développement touristique ? », *Études caribéennes* [En ligne], 20 | Décembre 2011, mis en ligne le 28 juin 2013,

consulté le 04 décembre 2015. URL : <http://etudescaribeennes.revues.org/5385> ; DOI : 10.4000/etudescaribeennes.5385

À propos de l'auteur

Franck Michel

Anthropologue, HDR, Déroutes & Détours (www.deroutes.com) et La Croisée des routes (www.croiseedesroutes.com). Vient de publier "En route pour Bali. Chroniques d'un paradis en mutation", Presses de l'Université Laval, juin 2013. Université de Corse, crvstrasbourg@yahoo.fr

Droits d'auteur

© Tous droits réservés

Résumés

Cet article traite de la spécificité de l'activité touristique à Bali, fondée sur une identité locale forte et un riche patrimoine naturel et culturel mais aussi troublante en raison de l'importance et la complexité des jeux d'acteurs, ou encore des contextes sociaux, religieux et géopolitiques propres à ce territoire insulaire. Nous analyserons les liens pérennes ou non entre patrimoine et développement en focalisant sur ce qui fait l'image de marque de Bali sur les plans touristique et politique : le tourisme culturel. Cette étude de cas illustre les dynamiques d'acteurs dans le cadre de l'île de Bali où l'on constate une forte imbrication entre tourisme international, protection de l'environnement et promotion du patrimoine culturel. Vendue comme un paradis tropical, perçue comme l'île des Dieux, Bali se voit contrainte de mesurer les risques d'un tourisme culturel qui se transformerait trop rapidement en culture touristique. Des pistes seront proposées afin d'encourager l'ensemble des acteurs à œuvrer pour que le « dernier paradis » (last paradise) ne devienne pas un « paradis perdu » (lost paradise).

Bali (Indonesia): Cultural Heritage vs. Tourism Development? Paradise suspended and risky luxury tourism

Since the 1930s, Bali has been generally seen as a traditional tourism destination quite fashionable. Nowadays, a new kind of tourism, rather esoteric if not totally spiritual, is emerging on this small "paradise" often referred as a natural untouched and cultural preserved island. To attire more international tourists, the "Island of Gods", as the tourism promoters still name this tropical holiday paradise, is now also targeting on the industry of "well-being". This article deals about the specificity of the local tourism activity which is based on a strong cultural identity and a rich natural and also religious heritage. Uncontrolled development of this predatory industry brings also a lot of new problems, such as pollution or acculturation. Here, our aim is to focus and analyse the real and false ties between heritage, development and tourism, always by keeping in mind that the regional motto about tourism policy still is to encourage "cultural tourism" as a real model (a "brand", in fact) of success. We especially try to explain, in this current work (still in progress), the touristic situation in the main cultural site located on the island: Ubud. This small city, really boosting during the last decade, is worldwide reputed for the rich cultural performances and seen as "the" artistic capital of Bali. Ubud offers also a perfect example of an intense and dynamic bond between cultural heritage and economic development. Often for the best and sometimes also for the worse. In this rural but international spot, it seems that tourism business allows the local population to live in better ways and, sometimes, even to reborn, culturally speaking! Our case study shows also the big threats behind the current tourism policy: the large scale business occurred by globalization and all the tourism opportunities thus provided cannot hide the real weakness that for sure also concern the balinese way of thinking and living. Cultural tourism could rapidly be transformed in a dangerous kind of tourism of the culture, with all the big (and bad) changes the Balinese don't want to see happening on their lovely and holy island. So, the present reflection conducts

us to think more deeply on some new and alternative ways of developing tourism in Bali. Finally, our aim is to think, first by listening to the desire of the Balinese themselves, in which best manner this “last paradise” will not become a “lost paradise”.

Entrées d'index

Mots-clés : Bali, Développement, Identité, Image, Patrimoine, Tourisme culturel

Keywords : Bali, Cultural tourism, Development, Heritage, Identity, Image